

Nature : bientôt le point de non-retour ?

Le nouveau rapport « Planète vivante » du WWF alerte : vu la dégradation de certains écosystèmes naturels, la planète approche de seuils au-delà desquels il sera quasiment impossible de faire demi-tour.

MICHEL DE MUELENAERE

Comment qualifier une situation qui ne cesse de se dégrader sans galvauder le vocabulaire utilisé ? La question a manifestement taraudé les rédacteurs du nouveau rapport *Planète vivante* publié ce mercredi par le WWF. En 2020, le patron de l'organisation de défense de l'environnement voyait des « clignotants rouges ». En 2022, « tous les voyants [étaient] au rouge ». En 2024, « le système est en péril », écrit la directrice générale du WWF international, Kirsten Schuijt.

Le retour en arrière est amer. Les précédentes éditions n'ont cessé d'alerter sur le déclin « sans précédent » de la nature. En 2020, la baisse de la taille moyenne des populations d'animaux sauvages était de 68 %. En 2022, elle grimpeait à 69 %. Pour cette édition, les experts de la ZSL (Zoological Society of London) ont étudié 35.000 tendances démographiques pour 5.495 espèces à travers le monde entier. Résultat : une chute « catastrophique » de 73 % entre 1970 et 2020, soit une baisse annuelle moyenne de 2,6 %. Le déclin le plus marqué concerne les écosystèmes d'eau douce (85 %), suivis des écosystèmes terrestres (69 %) et marins (56 %). Il est plus fort en Amérique latine, en Afrique et en Asie qu'en Europe – qui partait, il est vrai, d'un niveau de biodiversité déjà plus faible en 1970.

Les causes de la perte de biodiversité sont connues et ne faiblissent pas : destruction et dégradation des habitats,

largement liées à la production alimentaire, la surexploitation (chasse ou surpêche), au changement climatique, aux pollutions, l'introduction volontaire ou non d'espèces exotiques envahissantes...

Mais, à force, même des changements apparemment minimes et progressifs peuvent déboucher sur des bouleversements lorsque leurs effets se cumulent. Quand les impacts atteignent un certain seuil, le changement s'auto-alimente, provoquant alors un bouleversement considérable, souvent brutal et potentiellement irréversible. Ce sont des « points de bascule », que le rapport du WWF évoque pour la première fois.

Des signes avant-coureurs

Avec des exemples à la clé, comme la dégradation des coraux, la détérioration de la forêt amazonienne, l'affaiblisse-

ment des courants marins autour du Groenland, fonte des calottes glaciaires, notamment dans l'Antarctique occidental... « On constate des signes avant-coureurs de ces points de bascule, certains ont peut-être déjà été dépassés », indique Rebecca Shaw, autrice principale du rapport, pointant particulièrement l'état des coraux qui ont subi de nombreux épisodes de blanchissement, et les changements en Amazonie. « On estime que le point de bascule est atteint à partir de 20 à 25 % de pertes dans la forêt amazonienne », poursuit Sandra Valenzuela directrice du WWF-Colombie. « Or, entre 14 et 17 % ont déjà été détruits. Le moment est critique, il nous reste moins d'une décennie. Et ce n'est pas seulement une crise environnementale, mais une crise humaine qui a un impact sur la santé, sur l'appro-

visionnement alimentaire... »

Pour Kirsten Schuijt, « les cinq prochaines années seront absolument cruciales ». « Les points de bascule approchent, mais nous n'avons pas encore passé le point de non-retour. La communauté internationale a pris des engagements en concluant l'accord de Paris sur le climat et l'accord de Montréal sur la biodiversité avec des objectifs clairs. Malheureusement jusqu'à présent, l'action des Etats n'est pas à la hauteur. Il faut agir plus vite et plus fort. » Ces questions seront à l'ordre du jour de deux sommets mondiaux qui se tiendront cette année : à Cali (Colombie) sur la biodiversité, fin octobre, et à Bakou (Azerbaïdjan) à la mi-novembre. Nul doute que d'autres cris d'alarme s'y feront entendre. A défaut probablement d'être sérieusement entendus...

Les populations sauvages d'espèces animales surveillées ont chuté de près de 70 % au cours des 50 dernières années. © AFP



l'expert « C'est aujourd'hui qu'il faut agir, pas en 2030 »



On ne saura qu'on a passé un point de bascule qu'une fois qu'il sera derrière nous



ENTRETIEN
M.D.M.

Pour la première fois, le rapport *Planète Vivante* du WWF mentionne les « points de bascule » qui s'approchent dangereusement et à partir desquels des changements irréversibles pourraient affecter les écosystèmes naturels, avec des dégâts majeurs. Une démarche utile, estime le géographe Eric Lambin, professeur et chercheur, spécialisé en environnement à l'UCLouvain.

Alerte sur les « points de bascule », c'est pertinent ?

Certainement. Le système terrestre, les écosystèmes, les cycles biochimiques sont complexes. Il y a des rétroactions, des effets de seuil, des tendances non linéaires, des connexions entre régions du monde différentes. Tous ces éléments font que l'évolution est non linéaire et que, comme tous les systèmes complexes, il y a un risque de changement d'état au-delà d'un certain seuil ; une accélération soudaine qui, tout d'un coup, fait basculer un système dans un autre état, avec un point de non-retour. A ce stade, il est très difficile de revenir à l'état précédent.

A l'échelle locale, on peut citer les phénomènes d'eutrophisation des lacs avec un afflux progressif de nutriments, mais où tout d'un coup – d'un jour à l'autre presque – on passe d'une eau limpide à une eau chargée d'algues. Idem dans des savanes où on passe d'un couvert végétal herbacé à l'invasion rapide d'un système

d'arbustes plutôt ligneux, sur des périodes relativement courtes.

La question est : quand ces points de bascule apparaîtront-ils ?

Il y a un consensus scientifique sur le fait qu'il y a des points de bascule. Les mécanismes décrits dans le rapport du WWF sont tout à fait validés. La probabilité de déclencher ces points augmente rapidement avec le réchauffement du climat. Mais il est très difficile d'identifier exactement quel est le seuil. Jusqu'où pouvons-nous aller ? A quelle distance sommes-nous ? Cinq ans, dix ans, cinquante ans ? C'est très difficile de répondre à cette question, notamment parce que les différents points de bascule sont connectés les uns aux autres et qu'il y a un risque d'effet en cascade où le passage d'un point va accélérer la survenue des autres. Ça doit nous rendre très prudents face à l'attitude qui consiste à attendre que les problèmes se présentent avant de prendre des actions radicales. A ce moment-là, il sera trop tard. On ne saura qu'on a passé un point de bascule qu'une fois qu'il sera derrière nous. Mais on aura alors atteint quasiment un point de non-retour avec un emballement du système très difficile à contenir. C'est pour ça que l'approche préventive, anticipative, est tellement importante.

Le rapport du WWF dit qu'il n'est pas trop tard. Qu'il est possible, par des actions résolues et radicales, d'éviter le pire. C'est aussi votre sentiment ? On peut changer la course des choses

assez facilement ?

Facilement ? Certainement pas. Mais on peut certainement le faire. De nombreuses solutions sont déjà mises en œuvre à l'échelle locale qui, en général, marchent bien. Mais ce qui nous manque, c'est l'échelle et la vitesse de mise en œuvre. Aujourd'hui, c'est trop lent et trop local. Ce qui marche reste le fait de quelques acteurs ou de pays plus ou moins progressistes, plus visionnaires. Mais ces actions ne réalisent leur potentiel que lorsqu'elles sont mises en synergie avec un ensemble de solutions alignées, complémentaires, qui se renforcent mutuellement. Beaucoup de solutions prises séparément peuvent avoir un effet, mais il reste mineur, parce que d'autres politiques viennent en contradiction ou parce que les conditions de succès durable ne sont pas réunies, comme un système de conservation de la nature, un régime de sanctions pour ceux qui ne respectent pas certaines règles de base, etc.

Ce qu'il faut, c'est une combinaison de politiques qui se renforcent l'une l'autre, basées sur une panoplie d'instruments, mises en œuvre par des acteurs différents : publics, privés, de la société civile. Par exemple de la formation, du rapportage, du contrôle, des incitants, des subventions, des paiements conditionnels à l'adoption de certaines pratiques ainsi que des interventions basées sur des politiques plus contraignantes avec sanctions à la clé. C'est cet écosystème politique fait d'un ensemble d'interventions qui va vraiment changer le système.

La priorité, c'est la préservation et la restauration des milieux dégradés ?

D'abord conserver la nature. Evidemment, ça coûte moins cher de ne pas casser le système. La restauration ensuite. Mais là où le système a déjà été très dégradé, ça prend beaucoup de temps, ça demande énormément de ressources. Ensuite, il faut trouver le bon compromis entre les mesures contre le changement climatique et pour la préservation de la biodiversité et les politiques favorisant le développement économique et social.

La prise de conscience des responsables politiques, économiques, est à la hauteur ?

Elle progresse, avec des tendances différentes selon l'orientation politique. Mais très souvent, on fonctionne avec une vision à trop court terme, ou avec des interventions trop sectorielles.

Les traités internationaux, c'est suffisant ?

Suffisants non, mais c'est très important dans le sens où ils définissent des objectifs, une feuille de route avec une vision claire de la destination vers laquelle tout le monde veut aller. Donc c'est important. Et évidemment, ces conventions, ces sommets, c'est l'occasion de mobiliser un peu les forces politiques, de communiquer, de sensibiliser la population sur ces enjeux. Mais ce n'est qu'une pièce du puzzle, parce qu'ils sont rarement contraignants et avec des objectifs à long terme 2030, 2050... Or, c'est aujourd'hui qu'il faut agir et pas en 2030.